ture traditionnelle, vêtus d'une veste courte, chaussés d'espadrilles ; comme la chanson :

Les Montagnards sont là !

Vrai Dieu ! ce n'est pas à ceux-là, quand ils ne sauraient pas un traître mot de français, que les mauvais sujets de la trempe du Saharien oseront chercher noise ; l'énergie respire dans leurs figures mâles et rasées. Les chèvres ne les suivraient pas lorsqu'ils grimpent les montagnes. Le dimanche, ils rejoindront leur village au pas gymnastique pour aller disputer le prix de la barre ou de la paume, jeux virils, aux basques espagnols qui ont cru pouvoir compter sur l'absence des réservistes pour remporter un triomphe aisé. Ne savent-ils pas que d'Allemagne, des soldats basques s'en furent à pied du régiment au pays natal, gagnèrent la partie de pelote, et, avant d'avoir été portés marquants, retournèrent à temps pour participer à la bataille d'Austerlitz ?

On les a habillés le matin, et le soir, avec leur large poitrine, leur allure hardie, leurs yeux perçants, leurs épaules carrées, ils semblent avoir toute leur vie porté l'uniforme.

Leur langage sonore éclate comme la trompette dans les chambrées, et les caporaux ont peine à lire à l'appel leurs noms largement polysyllabiques. Le sac ne pèse rien sur leurs épaules et ils rient de ce qu'on appelle dans l'armée des marches forcées.

Plus d'un d'entre eux a combattu dans les guerres civiles d'Espagne, dans l'un ou l'autre camp, plus souvent dans celui des Carlistes qui ont toujours trouvé leurs ressources en pays basque, depuis Zumalacarre jusqu'à Dorregaray. Les basques de France nous ont aussi donné Harispe, qui était de Saint Etienne de Baïgorry, et tous savent vous dire que Jaureguiberry, dont le nom signifie *Château-neuf*, est né à Ascain et est, par conséquent, leur compatriote ; et pourtant, les soldats basques, à part un certain nombre d'officiers passés par Saint-Cyr et les réservistes, sont rares dans l'armée française ; est-ce qu'ils ont peur des armes ?

Peur ! Ils sont demeurés aussi audacieux qu'au temps où leurs pères écrassaient à Roncevaux l'armée de Charlemagne ; les corsaires de Biarritz, de Ciboure, de Saint-Jean-de-Luz et de Hendaye ont fait sous le premier empire une guerre sans trêve et sans merci aux formidables flottes d'Angleterre. Peur ! Qu'on aille les voir dans l'Amérique du sud, où tous frères les uns des autres, ils se montrent, avec tant de conscience de la vigueur de leur race, basques en face des Français, Français en face de l'étranger.

Ils ont peur, pourtant. Les hommes qui n'ont pas accepté le joug romain, les hommes de liberté absolue dont les jambes agiles veulent